

Le vieil homme ou l'éternel retour

(Extrait d'un recueil intitulé *Contes de la rivière et des bois*)

Texte sur l'attachement, la séparation, la mort et la renaissance.

Pascale Boulineau

Tout le monde ici connaît le vieil homme. On l'appelle le vieil homme, parce qu'il est l'homme le plus âgé du village. Il est là depuis toujours. On le rencontre partout, surtout sur la petite route qui longe la voie ferrée. Le vieil homme adore les trains. Il ne se lasse pas de les regarder et de les entendre passer.

Il fait chaud cet après-midi-là, mais le vieil homme décide de partir, malgré tout, faire sa promenade. Il tire la grille de son jardin, et se dirige vers la route qui mène au centre du village. Il avance doucement sur le petit trottoir herbu qui borde la route. Il croise Maxime, qui, sans cesse, sillonne le village et ne s'arrête que pour ramasser des mégots, mais Maxime sait que le vieil homme ne fume pas, alors il ne lui demande rien et il passe son chemin. Le premier banc est à portée de vue, le vieil homme n'a qu'à descendre prudemment la petite butte, et ça y est, il peut se reposer, à présent, sur ce banc en bois, à l'ombre d'un chêne. Mais l'ombre du chêne est une mauvaise langue, il ne s'est pas plutôt assis, qu'elle commence à lui raconter des histoires qu'il connaît par cœur. Le vieil homme ne lui en veut pas, mais au bout d'un moment, les bavardages de l'ombre commencent à le fatiguer. Alors il se lève en

s'appuyant sur sa canne, tandis que des dizaines de glands, de futurs petits chênes, craquent sous ses chaussures. Peut-être auront-ils un jour, eux aussi, une ombre, quand ils seront grands, une ombre bavarde comme celle des grands chênes ! Le vieil homme se remet en route, la chaleur est étouffante, il n'y a pas un souffle de vent. Heureusement, le pont approche, et sous le pont, il fait plus frais.

Après le tournant, il y a un autre banc, en pierre, celui-là, encadré par deux tilleuls. Il s'assoit à nouveau. Tandis que sa tête se penche légèrement en avant, et que ses yeux se ferment, il est réveillé par un bruit de voix. Ce sont les voix des deux tilleuls.

- On ne sent presque pas l'odeur de mes fleurs, cette année, vous ne trouvez pas ? Dit le premier.

- Mais si ! Vous sentez très bon, et pas moins qu'hier ou que l'année passée ! Vos fleurs sont certainement les plus délicates que je connaisse ! Répond le second.

- Vous ne devez pas connaître beaucoup d'autres tilleuls que moi, à part vous-même ! Nous avons été plantés en même temps ici, et nous avons le même âge. Pour autant que je m'en souviene, vous n'avez jamais quitté votre place. Il me semble que les arbres qui marchent ne courent pas les rues, si j'ose dire !

Le vieil homme ne s'étonne pas qu'un tilleul puisse parler. Il sait depuis longtemps que les arbres ne sont pas ce que l'on croit et qu'ils ont des sentiments, tout autant que les hommes. Avant de continuer sa route, il cueille une fleur de tilleul sur chacun des deux arbres, il les porte à ses narines et il dit :

- Mon dieu, quel délice ! Je ne saurais dire laquelle de ces deux fleurs a le meilleur parfum.

Après avoir glissé les fleurs dans la boutonnière de sa chemise, le vieil homme continue sa promenade. Derrière un grillage, des pois de senteur saluent les passants. Il y avait autrefois une certaine Rose qui habitait là, et Rose était son amie. Elle avait un jour sauvé de la noyade le Petit Prince qui s'était échappé de la page 85 du livre où le serpent tend sa tête vers lui tandis qu'il est assis sur son rocher. Sorti furtivement de la bibliothèque de Rose, le Petit Prince l'avait suivie, tandis qu'elle se rendait à la rivière où elle voulait se baigner. Comme elle s'était arrêtée un instant pour contempler la rivière où glissait une péniche, il arriva le premier sur la plage où deux platanes faisaient une nappe d'ombre. Il brûlait de voir Rose nager toute nue. Mais le vent avait emporté son écharpe, il était allé la repêcher dans la rivière, et il venait de perdre pied, tandis que Rose, arrivée là à son tour, et s'appêtant à étendre sa serviette sur la plage, l'avait sorti de l'eau. Le Petit Prince était resté auprès de Rose pendant quelque

temps, ils ne se quittaient plus. Puis il s'en était allé, rejoindre la page 85 du livre, son désert et le serpent, parce que l'hiver était venu et que le Petit Prince était très frileux. Mais surtout parce qu'il pensait à l'ami qui l'avait quitté brusquement, un jour, et qui s'était envolé dans son avion. Il avait longtemps attendu son retour, mais il craignait qu'il ne revienne pendant son absence, et il ne voulait pas le manquer.

A présent, le lavoir est tout près, on sent déjà l'odeur de la rivière. Le vieil homme avance, il voit sur la route un escargot presque mort de chaleur, il sort sa petite gourde, il verse de l'eau sur lui, et l'escargot le remercie en sortant ses cornes. Il boit à son tour quelques gorgées et il dit à l'escargot :

- A ta santé, mon brave !

Il reste encore quelques mètres pour arriver jusqu'au lavoir. Il y est. Il s'assoit sur un tronc d'arbre, juste devant la petite porte qu'il suffisait de pousser du pied, autrefois, et qui, à présent, est fermée à clef. Un petit ruisseau qui a sa source juste là, devant le tronc d'arbre, court à côté du lavoir et va se perdre dans la forêt. En écoutant chuchoter le ruisseau, le vieil homme a l'impression de remonter le temps, il se voit, enfant, assis sur ce même tronc d'arbre.

Avec une tige de bois, il taquinait les petits poissons attirés par la mousse de savon. Il avait six ans, il allait à

l'école du village, sa maîtresse s'appelait Elise. En classe, il était assis à côté de Rose.

Le vieil homme enlève ses chaussures et il marche dans le ruisseau, ses chaussures à la main, comme autrefois, lorsqu'il avançait, les pieds nus, au risque de marcher sur une de ces sangsues qui le dégoûtaient tellement. Il a laissé sa canne contre le tronc d'arbre, il a relevé les jambes de son pantalon, il avance pas à pas dans le ruisseau, il se sent jeune, si jeune ! Si léger ! L'eau est froide, il a l'impression de s'évanouir, et il se sent presque paralysé. Il retrouve cette sensation qui lui saisissait le cœur. Il venait là, avec Rose ou avec son grand-père, autrefois, et son grand-père lui disait :

- Prends garde à l'eau glacée, tu vas être malade !

Il répondait :

- Mais, Grand-père, je ne suis pas en sucre!

Maintenant, le vieil homme ne sent plus ses pieds, il a l'impression de rapetisser, ses jambes qui lui faisaient si mal à cause de ses rhumatismes, il ne les sent plus, il ne sent plus ses genoux, ni son dos, ni son ventre. Il lui semble qu'il fond, il n'a plus que les bras, plus que la tête qui émerge de l'eau, c'est plus qu'une sensation, à présent, c'est pour de bon, il n'y a pas de doute, le vieil homme est en train de fondre, comme un sucre, mais il

peut sourire encore, alors il fait un dernier sourire, en se disant :

- Moi qui pensais que je n'étais pas en sucre !

Bientôt le vieux monsieur sera complètement fondu, comme un sucre dans l'eau, et le ruisseau les transportera, lui et tous ses souvenirs. Ils traverseront la forêt et la campagne, ils dévaleront les pentes et se jetteront dans le fleuve, puis dans la mer, ils s'évaporeront et formeront des nuages, puis les nuages deviendront des gouttes, les gouttes mouilleront la terre et les trottoirs qui bordent la petite route, et rejoindront la rivière.

Et ainsi, jusqu'à l'infini, cela se passe ainsi pour tous les êtres vivants qui passent toujours d'un état à un autre. Rien ne s'arrête jamais tout à fait.

Quelqu'un, dans la clairière, trouvera la canne du vieil homme, un enfant viendra, accompagné de son grand-père. Pendant que le grand-père se reposera sur le tronc d'arbre, l'enfant s'en fera une épée, un sabre, ou une canne à pêche, puis cet enfant grandira et deviendra vieux, à son tour, et voudra peut-être, une dernière fois, tremper ses pieds dans l'eau glacée du ruisseau.